

Le Château de Bourscheid

(Voir pages 339 et 341). (Magasin Pittoresque, Avril 1859).

Le château fort de Bourscheid, assis au pied d'un coteau, domine la vallée de la Sûre, dans le Luxembourg. Quoique mutilée par la guerre et ruinée par le temps, cette forteresse conserve encore dans son aspect le caractère de la force et de la grandeur. L'importance de ses bâtiments, le développement de ses triples remparts, la richesse et l'élégance de ses tourelles, faisaient jadis l'orgueil de la contrée.

C'est au douzième siècle que les seigneurs de Bourscheid apparaissent à la cour de Luxembourg, et depuis lors, on les voit prendre part aux actes les plus solennels et aux affaires les plus importantes de l'Etat. Ils s'illustrèrent aussi dans les emplois ecclésiastiques et judiciaires. On compte dans leur famille un abbé de Munster (1428—1469) quelques prévôts de Luxembourg, plusieurs justiciers des nobles, Sohier en 1228, Jean en 1330, Marsile en 1378, Herman en 1392, Bernard en 1400, et un autre Bernard en 1499.

Au seizième siècle, la terre de Bourscheid devint, par une alliance, la propriété de la maison de Metternich, qui plus tard y joignit les

seigneuries de Bruch, de Berbourg, de Manternach et de Contern. Avec le fief de Donsburg, les barons de Metternich acquirent, au siècle suivant, la charge de sénéchal du duché de Luxembourg qui y était attachée et qui conférait de nombreux privilèges.

En 1684, le maréchal de Boufflers étant venu investir la forteresse de Bourscheid et la sommer de se rendre par la voix du canon, la place se rendit avant la troisième décharge, et les outrages fait aux murailles par les boulets purent être dissimulés sous les fleurs de lis. La famille de Metternich a continué à résider dans ce château jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, lorsque l'invasion française la contraignit à l'émigration. C'est un notaire de Diekirch qui, dans ces dernières années, est devenu possesseur des belles ruines de Bourscheid.

BOURSCEID

(1844 «Itinéraire etc.» par le Chevalier L'Evêque de la Basse Moûturie)

La barrière de Flebour est le seul point de la grande route d'où l'on puisse apercevoir le village et le château de Bourscheid qu'un bon kilomètre de distance sépare l'un de l'autre. Le premier est situé sur le sommet d'une colline, l'autre au bas du coteau, domine la vallée de la Sûre de toute la hauteur des rochers qui la bordent, de toute l'élévation du mamelon sur lequel il est assis, et de toute la taille de ses donjons.

La forteresse de Bourscheid, que les Bombardes françaises ont mutilée et que les ravages du temps ont réduite à l'état de ruines, conserve encore l'aspect de la grandeur et de la puissance féodale. L'importance de ses bâtiments, le développement de ses triples remparts, la richesse et l'élégance de ses tourelles faisaient jadis l'orgueil de la contrée, comme la majesté de ses ruines fait encore aujourd'hui l'admiration du voyageur. Ces masses, au teint grisâtre, forment un beau contraste avec la splendeur du ciel qui les entoure, avec la verdure qui les environne. Edifice écroulé, ombre éclipsée de la grandeur déchue, ces ruines sont muettes pour l'âme insensible; mais pour celle qui retrouve la vie dans les souvenirs, elles parlent un langage éloquent et rappellent les grandes époques de l'histoire nationale. C'est sur les tombes et sur les ruines que s'exerce avec le plus de puissance le privilège de la pensée chrétienne.

Depuis le XII^e siècle jusqu'à nos jours les seigneurs de Bourscheid n'ont cessé de tenir un rang honorable à la cour de Luxembourg. On les y voit participer aux actes les plus solennels, aux événements les plus importants, aux affaires les plus glorieuses. Ainsi, soit que les sommités féodales fussent réunies, comme au mariage d'Ermesinde, à l'inauguration d'Henri V, au testament de Wenceslas, à la joyeuse entrée de Philippe-le-Bon; soit qu'il s'agit d'actes de souveraineté, comme dans l'octroi des privilèges de l'abbaye de Munster, dans l'affranchissement d'Echternach et de Luxembourg, dans l'alliance d'Henri IV avec le duc de Lorraine ou dans l'acte de féauté du comté de Vianden; soit qu'il fallût combattre pour son pays,

comme aux guerres de Trèves, de Liège, de Namur, de Ciney, aux campagnes de France, aux batailles de Bouvines et d'Azincourt; soit enfin qu'il fallût mourir pour son prince comme aux journées de Woeringen et de Crécy; partout le nom de Bourscheid obtint la palme de l'honneur, du mérite ou de la gloire.

Les sires de Bourscheid se sont encore illustrés dans les charges ecclésiastiques et judiciaires. Ils comptent un abbé de Munster (1428—1469), quelques prévôts de Luxembourg; plusieurs justiciers des nobles, savoir: Sohier, en 1233; Jean, en 1330; Marsile, en 1378; Herman, en 1392; Bernard, en 1400, et un autre Bernard en 1499.

Au XVI^e siècle la terre de Bourscheid étant tombée en quenouille, passa par alliance à la maison de Metternich, sur l'origine de laquelle on rapporte une anecdote fort honorable:

Dans le milieu du XV^e siècle, un empereur d'Allemagne, ayant livré une grande bataille, vit fuir sous ses yeux tout un régiment, à l'exception d'un seul homme qui resta et se défendit jusqu'à ce qu'il tombât accablé par le nombre. L'empereur fit demander le nom de ce brave: il s'appelait Metter.

Le soir à son souper, l'empereur, parlant de la conduite du régiment: ils ont tous lâché pied, dit-il, mais Metter non. Non se traduit en allemand par nicht.

Les descendants de ce héros, sous le nom de Metternich, ont tenu dans le Luxembourg un rang distingué: seigneurs de Bourscheid, de Bruch, de Berbourg, de Manternach et de Contern (1); ils sont devenus très puissants lorsqu'au XVII^e siècle Henri Wolf, baron de Metternich, acquit par engagère (2), du sire de Raville, la terre féodale de Donsbourg. La charge de sénéchal (maréchal héréditaire) du duché de Luxembourg étant attaché à la possession de ce fief, les barons de Metternich se trouvèrent investis de tous les droits et privilèges inhérents à cette charge, et ne manquèrent pas d'en exiger, en toute occasion, les honneurs et les prérogatives.

Nos compatriotes au Congo

(Voir à la première page le portrait de M. Fr. Beissel et les photos des pages 344 et 345).

C'est en 1896 que M. Fr. Beissel, âgé alors de 25 ans, fit son premier voyage au Congo. Il débuta dans les services de l'exploitation du chemin de fer du Bas-Congo, où il gravit rapidement tous les échelons jusqu'aux fonctions importantes de Directeur général de l'Exploitation. Les grandes qualités d'organisation, dont Monsieur Fr. Beissel fit preuve durant cette gestion le firent choisir en 1914 par Lord Leverhulme, le grand industriel anglais aux larges vues et aux projets immenses, comme administrateur-délégué d'une des plus puissantes entreprises coloniales du Monde: les Huileries du Congo Belge.

L'avenir devait prouver que Lord Leverhulme avait trouvé le right man for the right place, car sous l'impulsion de Mr. Fr. Beissel cette entreprise acquit une prospérité remarquable. Aujourd'hui cette société possède au Congo un domaine immense de plantations de palmiers, de puissantes usines ont été installées pour traiter sur

place les noix de palme et en extraire l'huile; elle dispose d'une flotille propre de vapeurs qui assurent un service régulier de navigation sur le Congo et le Kasai et réunissent ainsi les centres de production à la grande centrale de Kinshasa.

Malgré les 14 voyages que notre compatriote a déjà faits au Congo il porte allégrement ses 57 ans et il assure encore aujourd'hui ses hautes fonctions à l'administration centrale de Bruxelles.

De nombreux Luxembourgeois sont employés aux Huileries du Congo Belge et y gagnent largement leur vie.

Monsieur Fr. Beissel est resté Luxembourgeois de tout cœur malgré son absence presque continue de la patrie; il a rendu d'éminents services à bon nombre de nos compatriotes; bien des médecins et des ingénieurs luxembourgeois lui doivent des emplois rémunérateurs au Congo; sa serviabilité est bien grande et ne demande qu'à être mise à contribution.